Ami du Clergé du 17 juillet 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pastorale des Sacrements selon le Directoire. — XII. Confiance du ministre, loyauté du sujet, 253.
Fête de Saint Dominique. — Homme d'oraison, de mortification, d'obéissance, 254.
Les paraboles de l'Evangile. — XVIII. Les serviteurs vigilants et le maître vigilant, 256.
Retraite évangélique pour Jeunes Filles. — 2e jour : VI. Jésus Enfant, 258.
En lisant. — L'Assomption, victoire de l'humilité, 260.

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

XII

CONFIANCE DU MINISTRE, LOYAUTÉ DU SUJET

Mes frères,

Le fruit du sacrement, c'est évidemment la grâce de Dieu opérant dans nos âmes une œuvre de sanctification ; la réussite de cette œuvre dépend, cependant, et pour une large part, des dispositions du sujet. De plus, la coopération du ministre n'est pas indifférente, la preuve c'est que des saints réussissent, là où d'autres échouent avec les mêmes moyens. Enfin, c'est le devoir du ministre de se souvenir que les sacrements, instruments de la grâce, sont un dépôt sacré et qu'ils ne doivent être concédés qu'à bon escient.

I

Partant de là, une sorte d'école à tendance rigoriste disait : il faut se montrer en matière de sacrements plus exigeant et plus sévère ; et ainsi on départagera les bons et les mauvais ; les uns tiendront à recevoir le sacrement et ils se plieront aux exigences avec un plus grand fruit pour leur âme. Les autres y renonceront ? — Peu importe ; ce sera la preuve que leurs dispositions étaient bien imparfaites ; en conséquence, le sacrement risquait de ne pas produire de fruit...

Très sagement le *Directoire* a déjà donné un coup de barre pour ramener ceux-là à des vues plus condescendantes et plus humaines. A nouveau voici deux conseils aux ministres : 1° vous ne pouvez juger des dispositions du sujet qu'au « for externe » ; 2° vous ne pouvez juger qu'au présent. Ces deux termes ont besoin d'explication ; le *Directoire* continue : « Nous devons donc induire les dispositions intérieures de ceux qui demandent un sacrement à partir de leur démarche extérieure, ainsi que le Droit canonique le spécifie au sujet du mariage, et toujours présumer que leurs dispositions intérieures répondent à leur démarche » (p. 30).

Cette démarche est-elle vraiment surnaturelle ? Un jeune homme vient-il demander le mariage religieux seulement pour complaire à sa fiancée ? Des parents qui demandent le baptême pour leur enfant ne cèdent-ils pas à une certaine mode, plutôt qu'à un objectif chrétien ? On n'en finirait pas de se poser des questions et il est facile de voir où cela conduirait : à des perplexités et à des cas de conscience inextricables, parfois, pour le ministre ; à des enquêtes minutieuses difficiles et longues ; à des erreurs souvent, à des injustices peut-être d'autant plus graves qu'elles iraient contre le droit acquis à tout chrétien de participer aux grâces de la Rédemption.

Il ne faut aussi juger que dans le présent. C.-à-d. : peut-on raisonnablement supposer en partant de la démarche extérieure que le sujet réalise les conditions exigées ? Il faut alors lui accorder le sacrement. Et ne pas envisager un avenir problématique dans lequel le sujet ne tiendrait pas ses promesses ou renierait pratiquement ses engagements. Dieu lui-même, qui sonde les reins et les cœurs et dont le regard pénètre les secrets mêmes de l'avenir, ne demande pas autre chose que les dispositions présentement exigées pour accorder pardon, grâce et caractère.

Un cas exceptionnel pourtant est nettement envisagé ; mais il ne fait que vérifier le proverbe « l'exception confirme la règle ». Des parents ayant des enfants en âge de venir au catéchisme et qui ne les enverraient pas n'obtiendraient le baptême pour un autre enfant que sur promesse de lui faire donner une éducation chrétienne, et d'abord à ses aînés, dans la mesure du possible. Toutefois, ajoute le *Directoire* (p. 31), l'absence de pratique chez les parents ne permet pas de les ranger parmi les apostats.

Même dans le sacrement de Pénitence, où cette fois le prêtre est juge des dispositions intérieures et est admis à poser certaines questions, on lui a toujours recommandé la discrétion et la confiance vis-à-vis du pénitent.

Ainsi par ces sages dispositions, la conscience du ministre est mise à l'abri d'anxieuses perplexités.

Et de leur côté, les fidèles sont rassurés. Même si certaines apparences sont contre eux ; même si des langues malveillantes ont fait des rapports plus ou moins exacts ; même si pour des raisons humaines quelque froid existait entre pasteur et fidèles, rien de tout cela ne peut motiver le refus d'un sacrement.

II

Mais la confiance du ministre a sa contrepartie dans la loyauté du sujet. Pendant des millénaires, Dieu a traité l'humanité comme un peuple encore enfant : des miracles grandioses pour affirmer sa puissance, des sanctions parfois terribles pour réprimer les abus, de durs avertissements pour ramener dans le droit chemin ; c'était l'ancienne al-

liance ; Dieu se montrait surtout comme le maître réclamant obéissance et adoration.

Mais le Christ est venu, apportant la révélation d'un Père infiniment bon, prêchant une filiation surnaturelle par le baptême, substituant la loi d'amour à la loi de crainte ; nous ne sommes plus des mercenaires à la solde d'un maître qui pourrait nous paraître dur et exigeant ; nous sommes des fils, travaillant à une œuvre commune, familiale et préparant de nos propres mains notre destinée éternelle en la maison de Dieu.

Fini donc un régime si je puis ainsi dire de suspicion, de ruse, de contrainte, de servilité plus ou moins basse et intéressée. Dieu veut bien nous considérer comme des adultes, des gens raisonnables, des hommes d'honneur. En faisant cela, il s'honore et il nous honore. Il s'honore car on verrait difficilement Dieu camouflé en surveillant qui épierait dans l'ombre nos faits et gestes, cherchant à nous surprendre et à nous confondre; on le voit mieux dans le rôle du Père qui parle gravement et clairement à ses enfants et leur laisse ensuite le soin de faire leur devoir. Il nous honore car il marque par là de quoi, avec le secours de sa grâce, il nous croit capables ; rien de tel parfois pour éveiller le sens de l'initiative ou des responsabilités que de témoigner une confiance à quelqu'un.

Si la suspicion engendre la révolte et la ruse, la confiance, au contraire, doit susciter obéissance et loyauté. Cette loyauté existe-t-elle dans la réception des sacrements ? Habituellement, oui. Malheur évidemment à celui qui, volontairement tromperait en matière de confession, ou qui oserait, notoirement indigne, se présenter à la sainte table ; l'un et l'autre aurait chargé sa conscience d'une faute grave, d'un sacrilège, car on ne saurait tromper Dieu. Ces cas existent hélas ! mais ils ne sont pas appelés à se multiplier ; ceux qui seraient capables d'une telle indignité ne fréquentent pas longtemps assidûment les sacrements, ou bien ils rentrent dans l'ordre et ils font pénitence.

Pour les autres sacrements, il est bien rare que cette loyauté puisse être mise en doute ; pour le mariage par exemple, bien des jeunes gens dont la pratique laisse à désirer, entendent cependant contracter un vrai mariage chrétien, sans qu'il y ait à faire sur eux la moindre pression dans ce sens. L'enfant qui reçoit la Confirmation y voit volontiers le sacrement qui achève son équipement spirituel pour une vie authentiquement chrétienne. Ne parlons pas du sacrement de l'Ordre ; dans nos temps présents, les considérations humaines de situation avantageuse ou ambitieuse ne sont plus d'actualité.

Le baptême, reçu par des adultes, s'accompagne d'une période d'instruction et de préparation bien propre à mettre à l'épreuve et à rendre effective la bonne volonté et la loyauté du catéchumène.

Nous verrons d'ailleurs que le ministre est appelé à parfaire les connaissances chrétiennes du sujet, à l'aider à expliciter, à préciser ses intentions, au besoin même à rectifier certains jugements ; ce qui demandera de la part du chrétien : confiance, ouverture d'esprit et bonne volonté.

* *

On aimerait que chacun soit fidèle toujours à la foi jurée, et que les engagements loyalement pris soient aussi toujours loyalement tenus. Mais cela c'est une autre affaire. Dieu nous connaissait bien et prévoyait notre fragilité quand il nous assurait, après le baptême, une seconde planche de salut. L'Eglise est donc dans l'esprit de son fondateur quand elle nous invite, ministres et sujets, à n'être pas trop exigeants et à ne demander dans le présent seulement que le strict nécessaire.

FETE DE SAINT DOMINIQUE

(4 août)

HOMME D'ORAISON, DE MORTIFICATION, D'OBÉISSANCE

Mes frères,

La doctrine spirituelle contenue dans l'évangile et les livres de piété n'est pas la seule lumière qui nous éclaire sur nos devoirs : la mise en pratique de cette doctrine, telle qu'elle a été réalisée par N.-S. et les saints, est une lumière encore plus entraînante, parce que concrète et parlant à notre imagination aussi bien qu'à notre esprit. Tout n'est pas à imiter chez les saints : ils peuvent se tromper dans les détails. Mais quand il s'agit des principes, par exemple de l'importance de la prière, de la nécessité de la mortification, et de l'obéissance à l'Eglise, ils sont tous d'accord, et nous pouvons les suivre sans crainte de nous tromper. C'est une leçon de ce genre que nous allons demander à S. Dominique.

I. — *Rapports de la contemplation et de l'action*

La trépidante agitation de la vie moderne, due surtout aux proprès de la technique, ne s'accommode guère de longues heures d'oraison. Il y a tant à faire dans le champ de l'apostolat que l'on est tenté d'écourter le temps de la prière. Mais les saints ont toujours réagi contre ce danger. S. Dominique notamment a toujours été un homme d'oraison.

Déjà à Osma, où il était chanoine régulier, il consacrait presque tout son temps à l'étude et à la prière. « Il se montrait à peine hors du cloître », dit le Bx Jourdain de Saxe. Et cette vie de recueillement, il la continua jusqu'à l'âge de 35 ans, laissant à Dieu le soin d'orienter son avenir.

La Providence le conduit dans le midi de la France. Il voit immédiatement que la fondation d'un Ordre nouveau s'impose d'ur-

gence. Mais il ne se presse pas : il sait que les œuvres stables ne peuvent pas tenir sur un fondement improvisé. Il met douze ans, au cours d'un apostolat discret aux environs de Toulouse, à se former 16 disciples.

Cette lenteur vous paraît-elle surprenante ? Sachez qu'elle est nécessaire à toute formation solide. On ne perd jamais son temps à se préparer à la lutte. Les athlètes mettent des années à prévoir leur pugilat : les professeurs sont d'autant plus brillants et actifs qu'ils sont mieux préparés. Et surtout on n'a jamais assez de connaissances religieuses et de vertu morale quand on se lance à la quête des âmes.

Dans le détail de ses occupations, Dominique manifeste la même préférence pour la prière. Le Frère Rudolphe de Faënza atteste qu'il faisait plus que personne ses « délices de la religion et de la piété ». Ainsi en voyage, il disait à ses compagnons : « Allez en avant, et pensons à notre Sauveur », et il suivait, seul, en oraison, chantant parfois le *Veni Creator* ou l'*Ave Maris Stella*. Le Frère Paul de Venise précise que « Fr. Dominique parlait peu, à moins que ce ne fût avec Dieu pour le prier, ou de Dieu ; et il engageait ses frères à faire de même... il fit consigner ce point dans les Constitutions des Frères Prêcheurs ». On l'y trouve encore à notre époque.

Arrivé dans une église ou un lieu retiré, il priait avec une ferveur extraordinaire. Des témoins l'ont observé avec plus ou moins de discrétion. Ils ont compté chez lui neuf manières de prier. Tout en lui priait, aussi bien le corps que l'âme. Il était parfois tendu vers le ciel, les mains jointes, comme une flèche qui veut s'élever à Dieu. Il était si absorbé que « nul bruit, nul tumulte ne pouvait l'en distraire » (Fr. Paul). Et nous, hélas, nous sommes harcelés de tant de distractions !

C'est peut-être bien aussi que nous n'employons pas les mêmes moyens que lui. Il était parfaitement détaché du monde, et il était tout donné à Dieu, alors que nous sommes captivés par les plaisirs mondains et d'une froideur glaciale envers Dieu. Nous voulons bien avoir la foi, mais pas la dévotion, et encore moins des dévotions particulières : comment voulez-vous que dans ces conditions la grâce nous pénètre ? S. Dominique, lui, en homme du Moyen Age, n'était pas compliqué : il avait une foi et une piété d'enfant. Il avait de ferventes pratiques de dévotion qui attendrissaient son cœur, surtout envers le Très Saint Sacrement et la Vierge Marie. Il priait tout bonnement, avec ferveur, sans penser au « qu'en dira-t-on ». C'était un homme de foi vivante et agissante.

II. — *Rapports de la nature et de la grâce*

Les rapports de la nature et de la grâce sont aussi une question fort actuelle. Vous savez qu'ils ont fait naguère l'objet d'une étude des intellectuels catholiques. Et on la retrouve partout, aussi bien dans l'éducation des enfants que dans la vie spirituelle. Ainsi une méthode pédagogique très intéressante et très scientifique (Decroly) donne toute son attention à la nature et rien à la grâce : le résultat est tronqué ; les enfants sont élevés comme des animaux plutôt que comme des fils de Dieu. Par contre une autre méthode, qui fait sa part à la grâce (Montessori), donne des résultats excellents.

En spiritualité, la tendance moderne est de craindre une mutilation de la nature dans ses conflits avec la grâce ; et pour diverses raisons, on se refuse à mortifier la nature, à refouler ses tendances, à mourir à soi-même.

Ah ! certes, il y a là un problème délicat, qui n'échappe nullement aux auteurs les plus équilibrés et les plus avertis. Il faut à la fois élaguer ce qui est dangereux et maintenir ce qui est bon ; et il faut équilibrer les tendances légitimes en une synthèse harmonieuse que la grâce viendra couronner sans la bousculer. Or précisément S. Dominique est un des saints les plus équilibrés qui aient existé. Ainsi que l'écrit un de ses historiens :

> « Ce qui le caractérise avant tout, c'est l'accord, l'harmonieuse synthèse des vertus apparemment les plus contraires : la douceur avec l'énergie, l'amour de l'étude avec celui de l'action, le génie de la contemplation avec l'esprit d'organisation... Il a été théologien, orateur, apôtre, ascète, mystique et saint. Il a pu être surpassé sur tel point spécial par tel ou tel de ses fils, mais nul n'a été apôtre plus complet, plus puissant, plus saint » (P. Petitot).

Comment est-il arrivé à ce résultat ? Par une ascèse bien comprise. Il a commencé par mourir au monde, afin de vivre à Dieu.

Il était *mortifié* en tout. Il dormait très peu : il n'avait même pas de lit habituellement, ni de chambre, et couchait sur la dure. Il jeûnait rigoureusement au temps prévu par la règle, c.-à-d. surtout du 14 septembre à Pâques, et cela malgré les maladies, malgré ses voyages continuels. Aux repas il était très sobre, se contentant souvent de deux œufs. Quand le Père procureur augmentait les rations les jours de fête, il lui reprochait de vouloir tuer les religieux avec toutes ces pitances. Il se donnait fréquemment la discipline, jusqu'à trois fois par nuit ; on a retrouvé des traces de son sang dans une grotte de Ségovie.

D'une *pauvreté* parfaite, il allait nu-pieds sur les chemins pour ne pas user ses souliers : il les chaussait seulement à l'entrée des villes. Ses habits étaient usés : le Provincial de Lombardie, Fr. Etienne, signale que son scapulaire était court et grossier, mais que même quand il paraissait devant les grands personnages, il ne le cachait pas sous sa chape.

Il était si *modeste*, nous dit Fr. Jean d'Espagne, que « lorsqu'il traversait villes et villages, ses yeux quittaient à peine la terre ».

Une telle leçon est éloquente. Si la mortification est nécessaire à la grâce pour faire des chefs-d'œuvre d'équilibre et de sainteté, ne prêtons pas l'oreille à ceux qui, sous les

prétextes les plus spécieux, assurent qu'il faut laisser les tendances naturelles s'épanouir à leur guise. D'abord cette doctrine est erronée et condamnée amplement par l'église, et puis l'expérience démontre qu'elle conduit à la ruine.

III. — *Le réformateur*

On parle partout de réformes aujourd'hui. Nous sommes, comme on dit, à un tournant de l'histoire. Il faut donc jeter du lest et s'adapter aux formes nouvelles que va prendre la société. L'Eglise elle-même n'échappe pas à ces nécessités : il faut réformer sa liturgie, sa discipline, son art religieux, que sais-je encore ? Certains voudraient même modifier sa morale et son dogme ! Ne soyons pas surpris qu'une société composée d'êtres humains, quoiqu'elle soit d'essence et de structure divine, ait besoin de se réformer périodiquement : c'est là une loi de toute vie, et inéluctable. Il suffit de ne réformer que ce qui peut l'être et doit l'être, et il faut opérer ces réformes de la manière qui convient.

Or, quelle est la manière prônée par certains catholiques ? L'indépendance, la désobéissance. Ils mettent en pratique le mot de Lacordaire visant le pouvoir séculier oppresseur des consciences : « la liberté ne se donne pas, elle se prend ». Ils ont pour principe de faire des innovations révolutionnaires, et de chercher à mettre ainsi la hiérarchie catholique en face du fait accompli. Ils sentent bien que leur procédé est immoral, mais ils ne voient que celui-là d'efficace. Alors ils se sacrifient — disent-ils — pour le bien de tous. Tel ce malheureux prêtre qui, voulant se marier malgré son sacerdoce, a contracté une liaison civile — concubinage sacrilège — en disant qu'il le faisait par dévouement pour les autres prêtres, afin qu'un jour Rome les exempte du célibat ecclésiastique !...

Les saints n'agissent pas ainsi. Quand ils veulent réformer l'Eglise, ils commencent par se réformer eux-mêmes. Puis ils s'adressent à la hiérarchie, mais toujours dans l'humilité et l'obéissance.

C'est ce qu'a fait S. Dominique. Il a très bien vu les réformes qui s'imposaient dans l'Eglise à son époque. Il l'a vu aussi clairement que les Vaudois et les Albigeois, ses contemporains, qui, en voulant changer l'Eglise par la violence, l'ont mise à feu et à sang.

Et il a effectivement réalisé des réformes très importantes. Ainsi, alors que les Ordres religieux se recrutaient parmi les laïcs, il a créé un *Ordre de clercs* et d'hommes d'Eglise, si récalcitrants au dévouement, note plaisamment un historien (le P. Mandonnet). Alors que la prédication était réservée exclusivement aux évêques, seuls censés avoir mission pour cela, il a fondé un *Ordre de Prêcheurs*, ayant ses responsabilités propres. Alors que le haut enseignement religieux était réservé aux prêtres séculiers et restreint à quelques Universités, il a fondé un *Ordre de Docteurs* chargé de diffuser la doctrine, et a ainsi mérité d'être appelé « le premier ministre de l'Instruction publique qu'ait connu l'Europe ». Alors que les Ordres existants étaient tous monarchiques, il a organisé un *Ordre démocratique,* dont les Constitutions servirent de modèle à tous ceux qui dans la suite furent basés sur le même principe, à commencer par celui des Franciscains.

Voilà certes de hardies innovations. Et je ne parle même pas de la pauvreté absolue qu'il exigeait de ses religieux, cette réforme inouïe étant aussi bien le fait de S. François d'Assise que le sien.

Or comment est-il parvenu à de tels résultats ? Par une obéissance totale, sincère, rayonnante de confiance et d'allégresse. En Provence, après le départ de l'évêque d'Osma, il interrompt toute prédication, par respect pour le privilège réservé à l'épiscopat. Il faut qu'il en reçoive l'ordre exprès pour qu'il continue. Dans la fondation de son Ordre il n'entreprend rien de lui-même, mais toujours sur les directives des évêques (de Foulques surtout) ou du Pape. Il a conscience d'opérer une révolution dans les coutumes de l'Eglise : raison de plus pour ne pas prendre la moindre décision sans l'appui de la hiérarchie.

Une si parfaite docilité est amplement récompensée. La Papauté sait qu'elle peut avoir confiance en Dominique et elle lui accorde tout son appui. Tandis que l'Ordre des Frères Prêcheurs ne compte encore que 16 membres, le Pape n'hésite pas à les appeler dans un monument officiel « *Pugiles fidei et vera mundi lumina,* » « les champions de la foi et les vraies lumières du monde ». Ainsi que le remarque un historien (le P. Mandonnet), de telles expressions sont extrêmement hardies de la part d'une autorité aussi prudente que le Saint-Siège.

* *

Voilà la leçon que nous donne S. Dominique. Imitons-le : à son exemple faisons rayonner la prière sur toutes nos actions ; mortifions-nous sagement afin de vivre à la grâce en même temps que selon une nature rectifiée ; et soyons toujours parfaitement dociles aux instructions du Saint-Siège et de nos évêques.

LES PARABOLES DE L'EVANGILE

XVIII

LES SERVITEURS VIGILANTS ET LE MAITRE VIGILANT

Mes frères,

La science a réussi à prolonger de quelques années la moyenne de la vie humaine. Avantage appréciable, si on l'envisage au point de vue de l'éternité, car il permet au chrétien d'augmenter par la charité et les œuvres, ses mérites, de réparer par la pénitence ses fau-

tes. C'est à ce point de vue qu'il faut considérer toutes choses : *Quid hoc ad æternitatem ?* Mais l'heure de notre départ de ce monde reste incertaine et toute proche, en réalité. Aussi la parabole des serviteurs vigilants s'impose-t-elle à vos réflexions et commande-t-elle de fréquentes, de quotidiennes préparations à la mort. *Prenez garde, veillez, car vous ne savez pas quand ce sera le temps* (Luc, XII, 35-40 ; Marc, XIII, 33-37 ; Matth., XXIV, 42-44).

I. — *La nécessité de la vigilance*

1° S. Luc présente deux paraboles : celle des serviteurs vigilants et celle du maître vigilant. L'une et l'autre sont précédées de la recommandation : *Ayez toujours votre ceinture aux reins et vos lampes allumées.* A la maison les Orientaux enlèvent facilement la ceinture qui serre la taille et gêne le travail. Mais pour recevoir leur maître à son retour de voyage, il convient, il est même obligatoire que les serviteurs se présentent en corps et en tenue régulière. Toujours ce respect, cette tenue révérentielle que les serviteurs doivent présenter à leur Seigneur et qu'il attend de nous. De même, les serviteurs tiendront toujours allumées leurs lampes, par la fidélité de leur amour et d'un amour agissant, symbolisé par la lampe qui doit brûler nuit et jour près du Dieu du Tabernacle.

« *Soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour des noces, pour lui ouvrir sitôt qu'il frappera dès son entrée* ». Selon S. Marc, la vigilance s'impose au portier ; selon S. Luc et S. Matthieu, à tous. Est-il donc nécessaire que tous les serviteurs soient présents au retour de leur maître ? N.-S. a voulu nous enseigner que tous les hommes sont convoqués pour le retour du Seigneur.

« *Heureux ces serviteurs si le Maître à son retour les trouve vigilants ! Je vous le dis en vérité, il se ceindra, les fera mettre à table et il passera pour les servir* ». C'est une annonce extraordinaire, bouleversante. Jamais les maîtres ne font cela ! Mais Dieu le fera. Son Amour n'est pas à notre mesure : il est excessif, disait S. Paul : *propter nimiam caritatem.* C'est l'annonce, la Bonne Nouvelle de ce bonheur inouï du Ciel où Dieu se donne à ses créatures devenues ses enfants dans l'union la plus parfaite, la plus totale, partageant avec nous ses biens et ses prérogatives royales. Une joie totale, une joie éternelle ainsi promise à ceux qui sur terre ne dorment pas au lieu d'agir mais restent debout, et bien éveillés, ne stimulera-t-elle pas enfin vos âmes somnolentes ?

L'enjeu est d'importance. Il s'agit du ciel à gagner. Si vous ne le gagnez pas, il n'y a qu'une autre issue : l'enfer. Ce Ciel est assuré à votre vigilance, autrement dit à votre fidélité à la « garde ». Vous savez tous l'importance, à l'armée, de la « garde », et aussi bien dans les hôpitaux et dans certains services publics. Une défaillance de la « garde » aurait des conséquences incalculables. Il faut être à l'heure, il faut être en tenue, il faut vaincre le sommeil, il faut avoir l'œil et l'oreille aux aguets, il faut avoir conscience de sa mission. Et si la « ronde » passe et vous trouve endormis, vous n'échapperez pas aux sanctions. « Veillez donc — c'est l'avertissement solennel du Maître suprême — car vous ne savez pas quand le Maître doit revenir, le soir ou au milieu de la nuit, ou au chant du coq ou le matin, de peur que, survenant à l'improviste, il ne vous trouve endormis. Ce que je vous dis à vous, je le dis à tous : Veillez ! »

2° S. Marc donne un fragment de parabole qui pourrait s'intituler : Les serviteurs laborieux. « *C'est comme un homme parti en voyage qui, en quittant sa maison, a remis ses pouvoirs à ses serviteurs, à chacun son ouvrage...* » Cependant il ajoute aussitôt : « *Veillez donc...* » Ainsi à la vigilance s'ajoute le devoir du travail.

3° En S. Luc, nous trouvons ensuite la parabole du maître vigilant : « *Sachez-le bien, si le maître de la maison savait à quelle heure le voleur va venir, il ne laisserait pas percer sa maison. Vous aussi, tenez-vous prêts, car c'est à l'heure que vous ne pensez pas que le Fils de l'homme reviendra.* »

En ce pays, il était facile de percer les toits faits de branchages ou même les murs en terre battue. La vôtre est plus solide, pensez-vous. En êtes-vous bien sûrs ? Est-ce que le Seigneur n'entre pas souvent comme un voleur, sans prévenir, au milieu de la nuit, ou bien en plein jour, sur une route glissante, toujours à l'heure où l'on s'y attend le moins ?

Veillez donc ! Le coup de la mort serait pour vous irrémédiable si elle vous trouvait dans l'état de péché mortel. Quel malheur ! oui, quel malheur ! Viendra le temps qu'on le dira inutilement et qu'il ne servira de rien de connaître son malheur. Ceux-là s'y exposent qui retardent indéfiniment de se convertir et de se préparer. Souvenons-nous que nous pouvons mourir cette nuit...

Tout vous invite à penser souvent au grand Jour où le Seigneur reviendra : la brièveté de la vie, la mort qui frappe autour de vous (120 par minute), les maladies, les infirmités qui l'annoncent, la nature qui marche sans arrêt à la mort et à la résurrection... Un jour, vous serez semés pour lever dans la gloire éternelle. Mais c'est à l'instant de la mort que vous serez jugés : « Il est décrété que tous les hommes meurent ; et après la mort, le jugement. » Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pécheurs...

II. — *La béatitude de la vigilance*

Il faut y revenir, puisque N.-S. lui-même y insiste. « *Qu'il rentre à la deuxième ou à la troisième veille,* dit-il, *s'il* (le maître) *trouve ainsi les choses, heureux seront-ils.* » Pour ceux qu'il trouvera debout et prêts à le recevoir, son retour sera une indicible joie. Il l'a

promis et son retour s'illumine de toute la triomphante splendeur de Pâques, victorieuse de la nuit du tombeau. Le Maître de la vie triomphe de la mort. La mort du chrétien devient la porte de la Vie éternelle et, dans ces perspectives, elle est le plus beau jour de la vie.

Ce mystère, cette espérance, nous les célébrons, les chantons en cette messe solennelle qui est le mystère de la mort et de la résurrection et de l'ascension de N.-S., notre Chef, et le gage des nôtres : « Après que je m'en serai allé et que je vous aurai préparé la place, je reviendrai pour vous prendre, et vous emmener avec moi, afin que vous soyez où je suis. »

Le ton du Discours après la Cène diffère de celui des paraboles. Mais l'Amour est le même qui avertit de veiller pour n'être pas surpris et qui révèle qu'à cette heure terrible le salut sera tout proche. « Tous les hommes sècheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers. Alors, dit-il, levez la tête, parce que votre rédemption approche. » Je ne viens point vous juger. Le jugement n'est que pour le monde et pour ceux qui aiment le monde. Celui qui croit en moi, de cette foi véritable qui fructifie en bonnes œuvres, n'est pas jugé ; il ne vient point en jugement, parce qu'il est déjà passé de la mort à la vie. Il possède déjà en lui la vie éternelle.

C'est là la grande parole : la parole de consolation et de tendresse, où Jésus nous fait voir qu'il ne veut pas être sans nous, qu'il ne veut pas que nous soyons longtemps sans lui. Alors levons la tête parce que nous allons être où est Jésus dans son Royaume.

S. Paul désirait d'être défait de cette demeure terrestre pour aller habiter avec le Christ. Si nous aimons Jésus, rien ne doit nous être plus cher que cette parole : « Je m'en vais et je reviendrai vous quérir, afin que vous soyez où je suis. » Etre avec Jésus, c'est être dans la gloire, dans la paix, dans la joie.

* *

« *Vigilantia pretium gaudii* », dirons-nous pour conclusion. Mourir avec joie mérite bien l'effort de la vigilance de toute une vie.

Ste Marguerite-Marie disait : « Qu'il est doux de mourir pour ceux qui ont eu une constante dévotion au Cœur de Celui qui doit les juger ! »

Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus mourut dans une extase d'amour en disant : « Mon Dieu, je vous aime ! » L'amour est éternel.

Et que dire de la mort de Notre-Dame ? Comme son âme dut s'en aller, emportée par l'amour à la rencontre de son Jésus ! « Mon amour, c'est mon poids ». Prions-la de nous garder vigilants, toujours prêts à accueillir la venue de Dieu. Ainsi soit-il.

RETRAITE EVANGELIQUE POUR JEUNES FILLES

Deuxième jour

VI
JESUS ENFANT

Mes chères Enfants,

L'évangile que nous allons méditer aujourd'hui sera très court, mais riche en leçons pratiques. Il est tiré de S. Luc, **l'Evangéliste de la Vierge et de l'enfance de Jésus** (II, 51, 52).

« Et il descendit avec eux, et il vint à Nazareth. Et il leur était soumis.

Or sa Mère conservait et repassait toutes ces choses dans son cœur, et Jésus croissait en sagesse, en âge, et en grâce, devant Dieu et devant les hommes. »

Tel est l'éloge de la vie cachée de Jésus et de Marie.

* *

Faisons d'abord la composition des LIEUX. **Nazareth** est une humble bourgade de Galilée, cachée au sein des figuiers et des amandiers. Dans ce pauvre village, une pauvre maison, pareille aux autres, perdue dans l'ensemble des habitations, et que nous ne pouvons nous représenter facilement, parce que nous n'avons pas idée de ces demeures accolées au flanc des coteaux, faites en partie de grottes naturelles ou creusées dans le rocher, telles qu'on les voit encore en Palestine. C'est la maison de Jésus, Marie, Joseph.

Joseph est un charpentier peu fortuné, un travailleur acharné, qui gagne péniblement son pain et celui des siens. Il a été constitué par Dieu le Père, chef de la Sainte Famille. Il est moins que Jésus, qui est Dieu, moins que Marie, qui est Mère de Dieu, mais il est revêtu de l'autorité du Père céleste. Il commande, Jésus et Marie obéissent.

Marie est la maîtresse de maison, l'humble ménagère, que rien ne distingue des autres femmes, à part sa bonté, sa serviabilité. Dieu cache aux regards des créatures l'éclat de sa sainteté intérieure. Rien ne perce en elle des privilèges uniques dont il l'a ornée.

Jésus vit près de Marie, sa vraie Mère, et de Joseph, son père nourricier. Il passe près d'eux par tous les âges. Il est enfant, adolescent, jeune homme, homme fait. Il reste à Nazareth jusqu'à l'âge de trente ans, et, extérieurement, « progressant en grâce et en sagesse en même temps qu'en âge, devant Dieu et devant ses concitoyens ». Pour eux, il est le fils de Joseph le charpentier, et de Marie, semblable en tout aux jeunes gens de Nazareth.

D'actions d'éclat qui méritent d'être rapportées, il n'y en a pas ; de paroles, pas davantage. Et pourtant que cette vie cachée est éloquente ! Que nous enseigne-t-elle ?

* *

1. — **L'humilité**. Jésus aurait pu s'imposer en Fils de Dieu et exalter sa famille humaine. Rien de tout cela, Il vient sur terre et il y vit comme le dernier des hommes. Il demeure caché, et il s'interdit pendant 30 années d'une vie qui ne doit en compter que 33, toute autre action que le maniement du rabot et de la varlope. Il entraîne dans son sillage d'obscurité Marie, sa mère, et Joseph, son père nourricier. Pour un homme qui prétend conquérir le monde à une religion nouvelle, quelle singulière méthode ! Au lieu de paraître, il disparaît ; au lieu de briller, il s'éclipse ;

au lieu de vaquer à des occupations glorieuses et lucratives, il exerce un métier de misère! Oui, il conquerra le monde, mais à force d'humilité et de petitesse! Il accumulera sur lui, à plaisir semble-t-il, toutes les bassesses, tout ce qui, dans l'esprit des gens, est une honte. Il ne rougira pas du métier de son père adoptif, ni de la situation plus que modeste de sa mère. Il ne cherchera pas à éblouir, mais bien à se faire mépriser et confondre avec la masse du bas peuple.

Et nous, qui voulons briller, éclipser les autres, attirer sur nous les regards, provoquer l'estime, la confiance, être honorés, consultés, qui ressentons vivement le moindre manque d'égard, et qui songeons aussitôt à nous venger, sommes-nous vraiment disciples de Dieu qui veut passer pour rien, et qui tient à rester inconnu? Pratiquons le beau conseil que nous donne l'**Imitation** : « Aimez à vivre inconnues et à être tenues pour des personnes de rien », et, si vous le pouvez, relisez sur ce sujet les **Elévations sur les mystères** de Bossuet au X^e jour de la **XIX**^e semaine, ou dans l'**Imitation** les chapitres 2 et 3 du Livre 1^{er}, et le chap. II du Livre II.

2. — Après l'amour de l'humilité, Jésus, Marie, Joseph nous prêchent encore **l'amour de la vie cachée.**

Une des tares de la vie contemporaine est de s'extérioriser par trop. On ne comprend plus la vie que sous la forme d'action, de travail, de courses, d'agitation ininterrompue. Et pourtant la vraie vie est la vie intérieure, celle que l'on mène au dedans de soi avec Dieu, pour le faire régner en soi. On a beau traîner et agiter un cadavre, il n'en a pas plus de vie pour autant. Un solitaire à genoux et immobile devant Dieu, dans sa cellule, est plus vivant que ce cadavre. Ce qui prouve que la vie n'est pas dans le mouvement provenant du dehors. Elle est au-dedans de l'être vivant, et elle le meut par un principe intérieur. Une comparaison vous le fera comprendre. Dans un arbre, où est la source de vie? Dans les branches ou dans les racines? Evidemment dans les racines. Vous pouvez couper toutes les branches de l'arbre, tant que les racines subsistent l'arbre est en vie. Or ces racines sont cachées, et il faut qu'elles le soient. C'est dans la terre qu'elles puisent le suc nourricier qui entretient la vie de l'arbre. Ainsi en est-il de la vie chrétienne. Elle vit de ses racines, et celles-ci sont en Dieu. Ses racines sont l'intelligence et la volonté. L'intelligence doit être appliquée à connaître Dieu, ses droits, ses lois, ses œuvres, ses préceptes, et la volonté à se diriger par la grâce uniquement vers Dieu pour s'attacher à lui. Telles sont les deux facultés royales de l'homme, qui fait qu'il est vraiment un homme, au sens plénier de ce mot. Dès lors l'action se comprend : elle est le trop plein qui déborde, le déversoir, pour ainsi dire, de l'âme remplie de Dieu.

Jésus, Marie, Joseph, nous rappellent cette grande vérité. Ils acceptent de ne rien faire apparemment sur le terrain de l'apostolat : mais quelle vie féconde en réalité, et quelle leçon consolante et encourageante pour ceux et celles qui sont amenés à vivre la même vie! Qu'ils se le persuadent bien : ils sont plus utiles au monde que les beaux parleurs et les beaux faiseurs, parce qu'ils entretiennent dans le monde le règne de l'esprit, dont on a dit : **Mens agitat molem.** C'est l'esprit qui gouverne et qui mène la masse. L'apostolat doit s'inspirer de plus en plus de ce divin exemple, et cultiver avant tout la vie intérieure.

* *

3. — A l'amour de l'humilité et de la vie cachée, s'unissent dans ces divins modèles Jésus, Marie, Joseph, **l'amour de la contemplation et de la prière.** Et c'en est la conséquence.

On oublie de nos jours que le bien ne fait pas de bruit, et que le bruit ne fait pas de bien. On aime ce qui est bruyant, spectaculaire. Pour beaucoup, travailler à la gloire de Dieu, c'est se faire voir, courir, brasser les affaires. Et l'on ne comprend pas le rôle de ces hommes, de ces femmes, qui se renferment dans les cloîtres pour se consacrer à l'oraison, et l'on croit qu'ils n'ont aucune influence sur la destinée du monde. On dit en parlant d'eux : « Vie gâchée, vie perdue, vie stérile... » Cet « On », ce sont les incroyants d'abord, c'est aussi un certain nombre de catholiques, qui s'imaginent faussement que le règne de Dieu provient avant tout du travail de l'homme, alors qu'il est causé avant tout par Dieu lui-même, poussé par notre prière. La contemplation provoque l'action de Dieu ; elle est donc l'action supérieure. L'homme réduit à ses propres forces ne peut pas grand chose, autant dire rien dans l'ordre surnaturel. « Dieu atteint d'une extrémité à l'autre avec force et suavité » (Sap., VII). Son opération porte infiniment plus loin que l'effort de l'homme. Tant pis pour ceux qui ne le croient pas; ils n'ont pas l'esprit chrétien.

Jésus, Marie, Joseph nous le redisent par leur exemple. Qui osera soutenir que leurs années de vie cachée, de prière et de travail obscur dans la contemplation des choses de Dieu, n'ont pas été aussi utiles à la Rédemption que Jésus le sera plus tard par sa prédication et ses miracles? L'action est requise, certes; il nous faut des prédicateurs, des apôtres, des écrivains catholiques; dans un autre ordre d'idées il nous faut des professeurs, des infirmiers et infirmières. Mais cette action extérieure est condition seulement de l'intervention divine. C'est Dieu qui, provoqué par la contemplation et la prière, est la cause unique du salut des âmes. C'est lui qui donne efficacité au travail extérieur. Imitons donc Jésus, Marie, Joseph. Recueillons-nous avant d'agir. Et croyons que le temps que nous consacrons à la prière est le mieux employé de notre vie, et le plus utile à l'apostolat. Ayons plus de confiance en Dieu qu'en nous-mêmes. Nous pouvons le reconnaître sans fausse humilité.

4. — Enfin, la Sainte Famille de Nazareth nous enseigne **le soin des petites choses.** On ne se figure pas la T. S. Vierge Marie disant des services qu'elle rendait à Jésus et à S. Joseph : « Cela n'en vaut pas la peine », et bâclant son travail de ménagère. On ne le conçoit pas davantage de S. Joseph, dans son métier de charpentier, ni de Jésus les aidant l'un et l'autre dans leurs occupations, et leur obéissant. Tout se faisait là sous le regard de Dieu, avec une perfection absolue. C'est le signe d'âmes complètement livrées à l'action divine. « Celui qui aime Dieu ne néglige rien » (Eccl., VII, 19) dit l'Esprit-Saint. Jamais personne ne l'a mieux compris que cette Trinité incomparable de Nazareth.

Que nous avons du mal, nous, à l'admettre! Nous rêvons grand, et nous faisons petit, parce que nous nous acquittons mal de ce que nous entreprenons, l'accomplissant soit par manière d'acquit et pour nous débarrasser au plus tôt d'une corvée, soit parce que nous ne voyons pas la nécessité de soigner, dans le détail, nos plus humbles devoirs. Orgueil et paresse se donnent ici la main. La vertu ne raisonne pas ainsi. Dans tout ce qu'elle fait, elle met toute la perfection possi-